

Camerata - Simon Rimaz

16 décembre 2017 – 3 février 2018

« Depuis plusieurs années déjà, alors que je débutais mon travail artistique, un événement d'apparence anodine n'a cessé d'occuper mon esprit. Sans en être obsédé, cette histoire réapparaissait dans les recoins moins occupés de ma pratique, puis s'en allait, repoussée par le fait que je ne savais pas comment la traduire ni l'exprimer avec ma caméra. Cette affaire, je ne l'ai pas vécue. Ni moi, ni personne que je connais. Je l'ai simplement entre-aperçue lors d'une escapade dans les archives numérique du gouvernement français. Tout est enregistré et consigné dans 14 vues d'exposition, soigneusement cotées, numérisées et diffusées par le MNR (Musées Nationaux pour la Récupération). Chaque négatif immortalise une des 14 salles de l'exposition, chacune de ces salles abritant des dizaines d'œuvres volées.

Toutes ces images sont faites dans le même lieu, le Jeu de Paume à Paris lors de l'occupation nazie, par un photographe de la Wehrmacht chargé de documenter ce butin accroché aux cimaises. Ce musée fut réquisitionné par les autorités allemandes pour être utilisé comme lieu de passage de toutes les œuvres et objets culturels spoliés qui le quittaient ensuite pour dormir dans divers bunkers plus à l'Est. On peut voir sur ces images un musée gorgé d'œuvres accrochées. Certaines connues, d'autres anonymes, certaines au premier-plan, d'autres contrariées par la perspective de la prise de vue, presque invisible. Si j'ai vu ces images, c'est que les institutions françaises s'en sont emparées des années plus tard. Des archivistes sont allés zoomer, déformer et écarteler ces images à l'aide d'un ordinateur rudimentaire pour en extraire le maximum de substance, d'information. Ils cherchent à connaître la nature de ces œuvres, à contraindre les plus discrètes d'entre-elles en les redressant pour leur faire face et peut-être les reconnaître et, éventuellement, les retrouver un jour.

C'est donc une histoire en deux temps que ces œuvres ont vécu. Manipulées avec violence deux fois. D'abord réduites à l'absence, puis forcées à la présence des décennies plus tard. Une infra-présence pour certaines puisqu'il reste pour seule trace ces images impossibles et anamorphiques. Images quelquefois partielles puisqu'une partie peut être cachée par une autre œuvre ou par un mur. C'est de ces interstices dont je veux parler. Car, si les opérateurs des archives ont méticuleusement agrandi chaque tableau de chaque mur, ils ne peuvent éviter les angle-morts. Ils ne peuvent inventer ce qui se terre entre deux œuvres que la perspective a superposé. Ainsi, par exemple, l'échine d'une baigneuse de marbre posée au centre de la pièce se dessine en ombre chinoise sur un tableau accroché derrière elle. La partie inconnue, la partie perdue de cette peinture jamais retrouvée prend la forme d'une femme. Ou encore, un tapis que l'on a redressé numériquement, porte les stigmates des pieds d'une table infiniment longs et absurdes.

Avec une démarche méthodique, je traite de cette tension entre image et volume. A partir de ces reconstitutions maladroites faites par les Archives françaises, je redéploie ces espaces et ces agencements emprisonnés dans la gélatine. Ma démarche artistique, non plus strictement photographique mais d'avantage sculpturale, me permet de dépasser la finitude de ces images et ouvre de nouveaux possibles pour parler de ces angle-morts. Il s'agit avant tout de substituer mon inspiration par une démarche plus servile, celle de re-produire à échelle originale, du mieux que je puisse, ces fantômes d'objets disparus. Prenant forme dans plusieurs médium (textile et papier) ce projet s'articule autour de ces questions anatomiques entre les images et les volumes entre une réalité physique et une réalité photographique tout en empruntant des moyens de productions industriels et mondialisés. » Simon Rimaz, décembre 2017

Simon Rimaz (CH, *1987) vit et travaille à Lausanne. Sa pratique, fortement imprégnée par la photographie, est caractérisée par une dimension autoréflexive et une recherche autour du langage photographique, ainsi que ses différents usages dans la société. L'artiste utilise peu l'appareil photographique, privilégiant la collection et la manipulation d'images d'archive ou d'objets. Souvent destructives, ses interventions sont l'expression d'un besoin de simplification et d'analyse. Avec le regard d'un anatomiste, il tente de cerner la mécanique et les limites de l'image. Il questionne la notion d'abstraction, celle du rôle de l'art dans la création d'une mémoire et d'une conscience collective. Parmi ces références on peut citer Harun Farocki, Walead Beshty ou Walid Raad. Attiré par la multidisciplinarité, l'échange et l'expérimentation; il collabore à différents projets collectifs à travers le commissariat ou la médiation.

Cette série d'images, présentée pour la première fois à Forma, a pu être réalisée suite à l'obtention en 2016 de la Bourse Leenaards. Ce prix lui a permis « *d'approfondir sa démarche pour aboutir à une approche totalement insolite dans l'univers photographique: la création d'œuvres revendiquant une présence sculpturale et physique de l'objet, allant bien au-delà de la seule représentation bidimensionnelle que l'image nous a toujours proposée.* » Chantal Prod'Hom, membre du Jury, 2016